

MADAGASCAR ET LE PROTECTORAT FRANÇAIS

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649641376

Madagascar et le Protectorat Français by M. Ernest Fallot

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

M. ERNEST FALLOT

**MADAGASCAR ET
LE PROTECTORAT
FRANÇAIS**

MADAGASCAR

ET

LE PROTECTORAT FRANÇAIS

PAR

M. ERNEST FALLOT

SECRETARE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE MARSEILLE

Extrait du Bulletin de la Société de Géographie de Marseille

MARSEILLE

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE BARLATIER-FEISSAT

RUE VENTURE, 19

1888

UNIV. OF
CALIFORNIA

DT469
M34F3

UNIV. OF
CALIFORNIA

MADAGASCAR

BT

LE PROTECTORAT FRANÇAIS

Madagascar est une grande île située à 450 kilomètres de la côte orientale d'Afrique, dont elle est séparée par le canal de Mozambique. Son étendue, de 600,000 kilomètres carrés dépasse d'environ un huitième celle de la France. Elle est de forme allongée, sa largeur moyenne ne représentant que le quart de sa longueur. Au point de vue topographique, on peut la diviser en deux régions très différentes. La partie septentrionale et orientale est couverte de montagnes « qui se pressent les unes contre les autres, nous apprend M. Grandidier, et rappellent l'image d'une mer en fureur dont les lames se heurteraient en tous sens » ; ce massif couvre au nord toute la surface de l'île, d'un rivage à l'autre ; il se rétrécit à mesure que l'on gagne le Sud, au point de ne plus occuper aux environs du Fort Dauphin qu'une étroite bande de terrain sur la côte orientale. Toute la partie méridionale et occidentale se compose, au contraire, d'immenses plaines sablonneuses et de plateaux légèrement ondulés et coupés de ravins. Cette disposition rappelle celle de la Corse, si l'on renverse l'orientation de notre département méditerranéen. De même que dans l'île française, c'est la partie montagneuse de Madagascar qui est habitée par la population la plus dense, la plus riche, la plus cultivée, celle qui fait la loi au reste de l'île. Ses relations avec l'intérieur sont facilitées par les nombreuses baies qui découpent ses rivages, par les ports et les rades qui s'offrent aux navigateurs, tandis que la côte méridionale et orientale en est presque totalement dépourvue.

632875

Si l'on veut se former une opinion réfléchie sur la politique que la France doit suivre à l'égard de ce pays où depuis si longtemps elle cherche à établir sa prépondérance, il est nécessaire de jeter un rapide coup d'œil sur les tentatives diverses que notre pays a faites, à partir du XVII^e siècle, pour y prendre pied. Ces entreprises répétées forment une des pages les plus douloureuses de notre histoire coloniale. Malgré les tristesses dont elle est remplie, notre génération devrait étudier cette histoire, trop longtemps oubliée, pour y puiser d'utiles enseignements et ne pas s'exposer à recommencer les lamentables expériences du passé, en retombant dans les mêmes fautes et dans les mêmes erreurs.

I

Ce fut en 1642, que le gouvernement et le commerce français tournèrent pour la première fois leurs regards vers Madagascar. La Société d'Orient fut constituée sous le puissant patronage de Richelieu, pour prendre possession de l'île et la coloniser. Sur les rapports vagues et peu exacts de quelques marins portugais, les imaginations s'étaient enflammées et l'on se figurait cette île à peine entrevue comme un pays merveilleux doté de toutes les richesses de l'univers qu'il s'agissait seulement d'aller recueillir. Déjà on lui avait donné ce nom de *France Orientale*, que rien hélas ! n'a encore justifié. Les colons embarqués sur le *Saint-Louis* se fixèrent d'abord à la baie Sainte-Luce, au Sud de l'île. Mais les fièvres exercèrent parmi eux de tels ravages qu'ils durent dès l'année suivante transporter ailleurs leur établissement. Le point qu'ils choisirent pour élever Fort Dauphin, quoique moins malsain, n'était pas mieux situé. Toute la contrée environnante était aride et impropre aux cultures, de sorte qu'il fallait faire venir les vivres de fort loin, de l'île Sainte-Marie. A ces difficultés nouvelles, la discorde que l'on introduisit parmi les Français vint ajouter ses effets désastreux. Un administrateur malhabile, De Pronis, ne sut pas rétablir la paix sans avoir recours à la force ; il dut s'emparer

par ruse de ses adversaires et les expulsés de la colonie. Le sieur de Flacourt, son successeur, eût à lutter contre les indigènes qui avaient d'abord accueilli les étrangers sans méfiance, mais qui, se voyant continuellement pillés par les colons affamés, finirent par user de représailles. Des guerres sanglantes eurent lieu, pendant lesquelles deux cents villages furent incendiés en quelques années. Les environs de Fort Dauphin étaient devenus un véritable désert. « La colonie ne vit que de pillages, écrivait à la Compagnie un de ses agents ; le commerce et la culture sont nuls ; le Fort est sans eau : on est obligé d'aller en chercher à une lieue dans un étang à travers les sables. » Les Malgaches profitèrent d'une situation aussi précaire pour se débarrasser d'un voisinage gênant. En 1674, un navire avait amené de France des jeunes filles qui venaient chercher à se marier parmi les colons. De nombreuses noces se célébrèrent à la fois. Au milieu des réjouissances dont elles furent l'occasion, les sauvages envahirent le fort et firent un massacre général des Français. Bien peu parvinrent à s'échapper en se jetant à bord du navire le *Blanc-Pignon* qui se trouvait heureusement sur rade. Sur 4,000 personnes parties de France pour s'établir à Madagascar, les deux tiers avaient péri, victimes du climat ou de la cruauté des indigènes. Les survivants allèrent s'établir à Bourbon et y formèrent le premier noyau de cette colonie devenue depuis lors florissante.

La catastrophe de Fort Dauphin avait dissipé bien des rêves et éteint malheureusement pour longtemps l'ardeur colonisatrice de la France en Orient. Ce ne fut que 100 ans plus tard que les projets de Pronis et de Flacourt furent repris. A la fin du XVIII^e siècle, les efforts héroïques mais infructueux de Duplex, de Labourdonnais, de Bussy avaient ramené l'attention du public sur les mers de l'Inde. Le gouvernement qui, par son imprévoyance, avait laissé échapper un empire en Asie, chercha à Madagascar une compensation. Il envoya, en 1768, le comte de Mandave relever Fort Dauphin. Quelques années après, résolu à tenter une entreprise plus considérable dans ces parages, il accepta les offres que lui fit le grand aventurier Bényowski. C'est un véritable roman que la vie de ce comte polonais, d'abord officier au service de l'Autriche, plus tard com-

mandant de cavalerie pendant l'insurrection de la Pologne, fait prisonnier par les Russes, déporté en Sibérie, réussissant à s'évader du Kamtchatka avec ses compagnons d'exil sur un navire de guerre dont il s'était emparé, consacrant la fin de sa vie à civiliser les Malgaches et mort enfin roi de Madagascar. Dès son arrivée dans cette île, où il débarqua en 1774 avec le titre de gouverneur général, Bényowski montra une intelligence plus grande que ses prédécesseurs. Il transporta son centre d'action dans la magnifique baie d'Antongil, qui est une base d'opérations bien préférable à Fort Dauphin. Au lieu de guerroyer contre les indigènes, de les tromper et de les pressurer comme avaient fait les précédents représentants de la France, il chercha à se concilier leur amitié par ses procédés humains et pleins de loyauté. Cette politique réussit à merveille ; en peu de temps il eut conclu des traités d'alliance avec presque toutes les tribus voisines de son établissement de Louisbourg. Il nouait avec elles des relations commerciales, leur construisait des routes, cherchait à faire pénétrer chez elles les rudiments de la civilisation. Il exerçait sur ces peuples sauvages un ascendant extraordinaire. Mais tandis que grâce à lui la France était en train de fonder enfin cette colonie depuis si longtemps désirée, les intrigues de cour et les basses jalousies de rivaux sans scrupules étaient à l'œuvre à Paris et à Bourbon et travaillaient à arrêter ses succès. La métropole l'abandonnait à ses seules ressources, refusant de lui envoyer les secours qu'il réclamait sans cesse. Fatigué des entraves qu'on lui suscitait à chaque instant, Bényowski, après avoir fait constater par des commissaires royaux la régularité de sa gestion, donna sa démission de gouverneur, résolu à se consacrer tout entier à la civilisation du peuple malgache, et pensant que ce but pouvait être atteint par le développement progressif de ce peuple lui-même plus facilement que par une conquête étrangère. Les chefs des principales tribus de l'île se réunirent alors et l'acclamèrent roi de Madagascar. Restait à faire accepter sa nouvelle situation par la France. Il partit pour Paris muni de pleins pouvoirs et proposa à Louis XVI un traité d'alliance qui reconnaissait l'indépendance de Madagascar, mais ouvrait l'île entière aux Français pour y com-

mercier et s'y établir: c'était un véritable protectorat, dans le sens que l'on attache aujourd'hui à ce terme. Malgré les conseils de l'illustre Franklin, le gouvernement commit la faute capitale de rejeter une proposition aussi avantageuse : il abandonnait ainsi la proie pour l'ombre. Bényowski, qui sentait que pour l'accomplissement de ses plans l'appui d'une grande puissance lui était nécessaire, alla porter ses offres à l'Angleterre : par bonheur pour notre pays il fut également repoussé et dut regagner ses états où son arrivée fut saluée par des transports d'enthousiasme. Il s'occupait à organiser son gouvernement et à bâtir une capitale dans le centre de l'île, lorsqu'il dut se prémunir contre une attaque des troupes françaises, qui avaient reçu l'ordre de le traiter en rebelle. Abandonné par ses soldats, il fut tué en 1786, en défendant un fort où il s'était réfugié. Ainsi périt, frappé d'une balle française, cet homme de génie qui avait failli donner Madagascar à la France. L'occasion si maladroitement perdue ne devait plus se représenter de longtemps.

Bényowski mort et son empire disparu avec lui, toute idée de conquête fut abandonnée par Louis XVI, qui fit même évacuer les quelques postes militaires que nous occupions sur la côte orientale. Bientôt éclatait la Révolution qui dut forcément reléguer au second plan de ses préoccupations les questions coloniales. Mais Napoléon eut son attention ramenée vers cet ordre d'idées par la lutte gigantesque qu'il soutenait contre l'Angleterre sur toutes les mers du globe. Par son ordre, le général Decaen et Sylvain Roux replantèrent notre drapeau à Tamatave en 1804. Il n'y flotta que sept ans et fut amené en 1811, lorsque l'île de France et la Réunion tombèrent aux mains des Anglais.

Le gouvernement de la Restauration, désireux de réparer les désastres coloniaux que la France venait de subir, allait faire une nouvelle tentative pour ajouter Madagascar au nombre de ses possessions effectives. En 1818, il fit reprendre possession de l'île Sainte-Marie, que ses habitants avaient vendues jadis à la Compagnie Française des Indes, et du port de Tintingue, qui lui fait face, sur la grande terre. Onze ans plus tard, en 1829, les Hovas s'étant emparés de Tintingue et de Fort-Dauphin, réoccupé depuis peu,